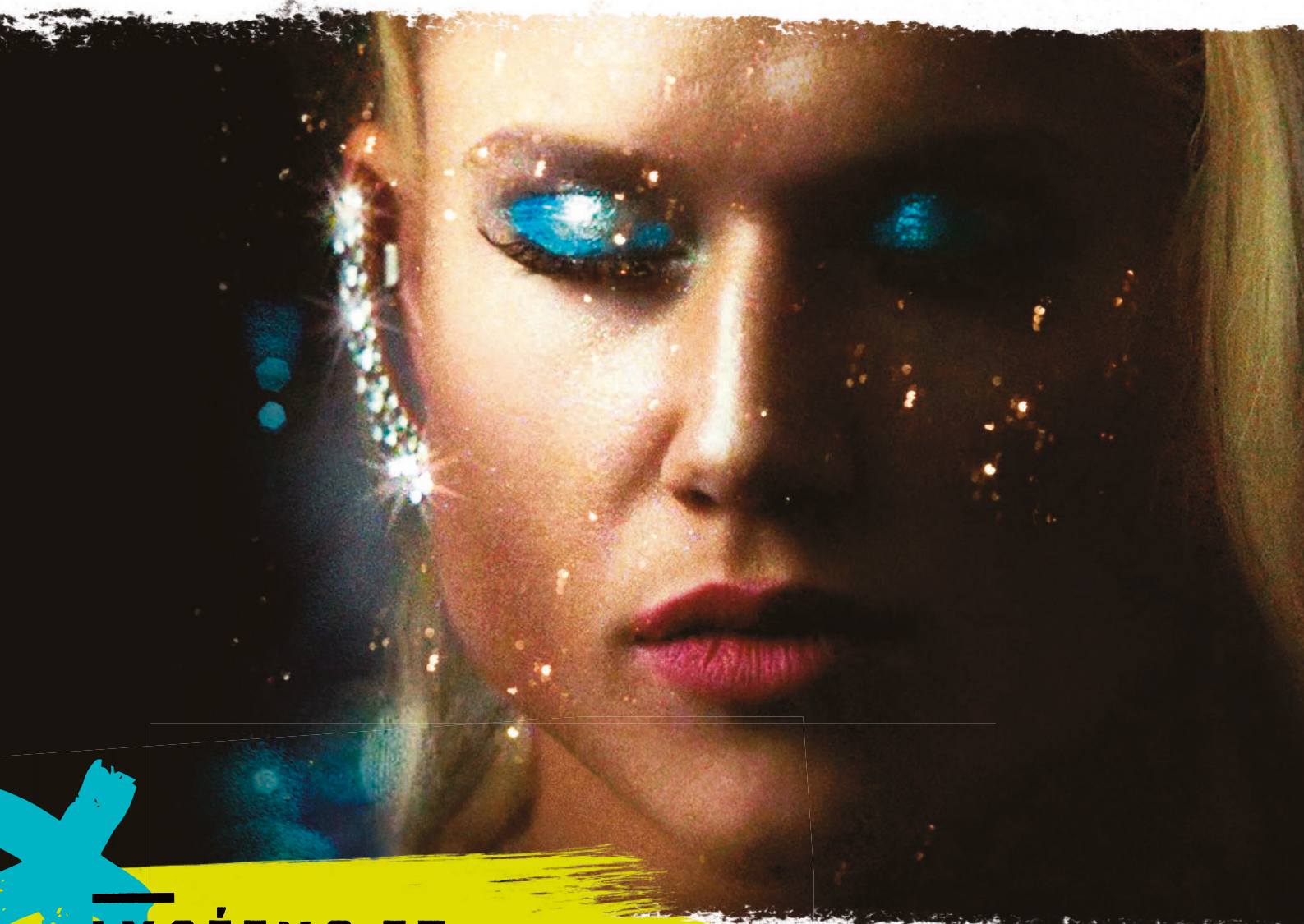


FICHE ÉLÈVE

# PEARL

UN FILM DE ELSA AMIEL

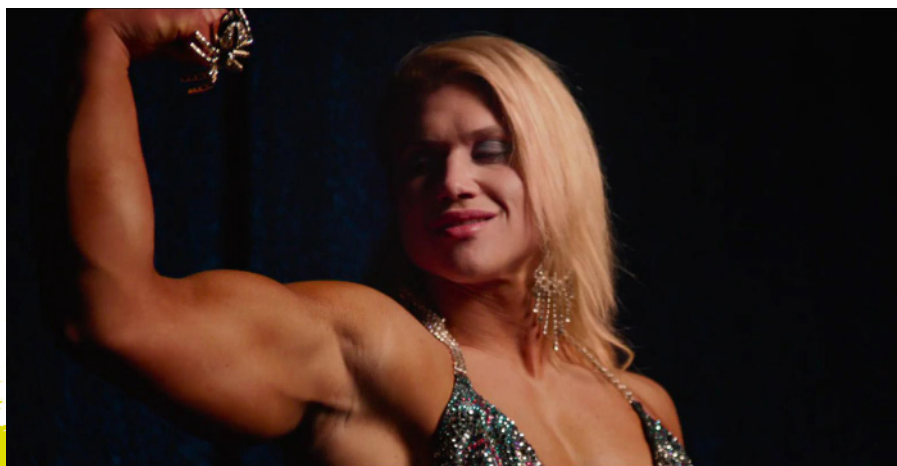


## LYCÉENS ET APPRENTIS AU CINÉMA

DISPOSITIF NATIONAL D'ÉDUCATION AUX IMAGES  
RÉGION HAUTS-DE-FRANCE

2021/2022

# LE CULTURE DU CORPS



Depuis ses premiers courts métrages, la réalisatrice Elsa Amiel s'intéresse au corps et à ses transformations (le vieillissement dans *Ailleurs seulement*, 2011 ; les derniers jours d'un ancien boxeur dans *Faccia d'Angelo*, 2006). Fascinée par les trajectoires humaines qui inscrivent la problématique corporelle au cœur-même de l'existence, elle décide de situer son premier film dans le milieu du bodybuilding, un univers peu connu du grand public, qui plus est lorsque la discipline est pratiquée par une femme.

## Une fiction documentée

Pour écrire le scénario de *Pearl*, la réalisatrice a mené un travail de documentation long et rigoureux. Pendant près de sept ans, elle s'est rendue dans de nombreuses compétitions internationales pour enquêter sur ce microcosme particulier et assez fermé. C'est au cours de cette phase d'immersion qu'elle rencontre Julia Föry, une jeune championne avec laquelle elle entretient des contacts réguliers. Depuis le début du projet, la cinéaste avait l'intention de confier le rôle principal de son film à une véritable bodybildeuse, sachant pertinemment qu'il aurait été impossible de faire appel à une actrice professionnelle. En effet, le niveau physique requis nécessite un entraînement tellement intensif (et dont le résultat est irréversible) qu'aucun comédien n'aurait pu ou même voulu l'entreprendre. Par ailleurs, tout recours aux trucages était exclu, dans la mesure où les effets spéciaux numériques actuels ne permettent pas un



rendu suffisamment réaliste pour pouvoir être utilisés dans un film comme celui-ci, qui souhaite restituer avec la plus grande fidélité possible les performances des compétitrices. C'est donc une athlète authentique qui interprète le personnage de Léa Pearl. Conquise par l'originalité du projet, Julia Föry accepte de rejoindre le casting du film, alors qu'elle n'avait jamais joué la comédie auparavant et qu'elle poursuivait par ailleurs sa carrière de sportive de haut niveau. Si bien que le planning de tournage a dû s'adapter à son emploi du temps, lequel compte trois entraînements quotidiens, soit six heures par jour. Plusieurs images du film ont d'ailleurs été filmées « à la dérobée » lors des véritables séances de musculation, inscrivant de la sorte le geste documentaire à l'intérieur de la fiction (photo ci-contre).

## Une discipline sportive extrême

Comme on le voit dans *Pearl*, la pratique professionnelle du bodybuilding implique un investissement de chaque instant. Pour préparer un concours, les culturistes se plient à un protocole très précis d'exercices musculaires, qui comporte trois stades successifs : la prise de force (où les entraînements sont basés sur des séries courtes avec des charges très lourdes et des temps de récupération élevés) ; la prise de masse (qui consiste essentiellement en des séries moyennes avec des charges mi-lourdes et des temps de récupération plus courts) ; et la phase de séchage (où il s'agit de perdre la graisse qui recouvre les muscles pour qu'ils soient plus apparents, et d'éliminer également l'eau sous-cutanée pour optimiser leur définition).

Lorsque le film commence, Léa Pearl achève ce troisième niveau de préparation, qui est le plus éprouvant en raison de la restriction des apports énergétiques qu'il induit. Son entraîneur, Al, lui reproche de ne pas être « assez sèche » et lui ordonne

LA PRATIQUE PROFESSIONNELLE DU BODYBUILDING IMPLIQUE UN INVESTISSEMENT DE CHAQUE INSTANT.

de se mettre en mode « planète Mars », c'est-à-dire de cesser de boire de l'eau jusqu'à la compétition. C'est effectivement une pratique courante ; certains pratiquants s'interdisent même d'absorber tout liquide pendant deux voire trois jours – ce qui est extrêmement pénible et surtout très dangereux.



En plus de cet entraînement draconien et contraignant, les culturistes s'astreignent à un régime alimentaire hyper spécialisé, qui inclut une supplémentation pharmaceutique aidant la croissance musculaire et l'optimisation du métabolisme. Les compétiteurs de haut niveau ont également souvent recours au dopage hormonal, afin d'atteindre des résultats supérieurs à ce qu'il leur serait possible d'obtenir de façon naturelle. Cet aspect est suggéré dans *Pearl*, au moment où le coach modifie les « doses » de Léa, suite au déclenchement imprévu de son cycle menstruel (alors qu'elle n'avait plus eu ses règles depuis plusieurs années, précise-t-elle). Quand Al révisé son « ordonnance », on le voit assis à une table sur laquelle figure une quantité importante de produits chimiques divers, qui laissent peu de doute quant à leur nature et à leur fonction. D'une manière générale, la pratique du bodybuilding suppose un sacrifice à temps



complet, qui implique une détermination et un dévouement absolus. Ce qui nous permet de comprendre pourquoi Léa a pris cette décision radicale de rompre tous les ponts avec sa famille et son ancienne vie. Dès lors qu'il est entrepris au niveau compétitif, le culturisme devient un style de vie global et un quasi sacerdoce, rendant de fait la discipline encore plus extrême.

## Un acte militant



À l'origine, ce sport n'était pratiqué que par des hommes. Mais au cours des années 1980, dans le sillage du succès populaire de plusieurs films d'action mettant en scène des héros aux mensurations impressionnantes, des femmes ont commencé à prendre part à des compétitions distinctes, dans le but implicite de ne plus laisser le monopole du muscle à la seule gent masculine. Bien que toujours très minoritaire, la pratique féminine du bodybuilding peut être perçue comme un acte militant, au sens où elle participe d'une mise à l'épreuve des identités sexuées. En effet, historiquement et culturellement, le développement musculaire est très étroitement associé à l'esthétique de la virilité. Sa déclinaison au féminin relève donc d'un travail d'altération et de transgression du corps normé, où « le droit à la force » se voit revendiqué à parité de manière symbolique. Dans *Pearl*, l'aspect physique hors normes de la bodybildeuse dérouté et dérange, parce qu'il perturbe les conceptions dominantes quant à la façon dont les définitions sexuelles s'inscrivent sur le corps.

Les scènes dans lesquelles Léa passe devant le jury ou pose pour les photographes sont sur ce point particulièrement significatives. L'attention se focalise en effet sur le ventre haut, la proéminence abdominale et l'hypertrophie des pectoraux, qui se substituent presque totalement aux seins. La silhouette de la championne produit alors une dissonance prononcée entre le sexe (homme/femme) et le genre (masculin/féminin), comme si ce corps reconstruit représentait un continuum entre les deux au lieu d'incarner une division. Ce brouillage des caractéristiques morphologiques amène son ex-mari, Ben, à qualifier Léa de « *freak* », c'est-à-dire de « *monstre de foire* », se condamnant à la marginalité et vouée désormais à ne plus susciter qu'une fascination équivoque (comme on peut le constater dans la scène du restaurant, où elle est l'objet de quolibets et de regards appuyés). L'incompréhension de Ben est d'autant plus grande que l'acte d'émancipation corporelle de Léa ne se limite pas au seul fait de s'affranchir des canons traditionnels de la beauté féminine. En s'adonnant au bodybuilding à un niveau compétitif, elle a de surcroît rompu avec les rôles sociaux communément imposés aux femmes : celui d'épouse et celui de mère. Dans le cas de Léa Pearl, la transformation physique tient lieu d'une redéfinition identitaire intégrale, avec les excès que cela suppose parfois. Par la production de corps extrêmes comme celui de l'héroïne du film, le culturisme questionne ainsi les représentations stéréotypées, les modèles genrés et les diktats esthétiques, tout autant que les schémas psychologiques et sociaux les plus enracinés (notamment ceux liés à la masculinité hégémonique). Cependant, la trajectoire transgressive de Léa l'amène à se retrouver confrontée à un autre type d'assujettissement.



## Une relation équivoque



En effet, la relation qu'elle entretient avec Al, son entraîneur, est assez ambiguë. Al est un personnage duel : d'un côté, il incarne une sorte de mentor protecteur qui met tout en œuvre pour conduire son élève sur la plus haute marche du podium ; mais en même temps, il apparaît comme un pygmalion manipulateur, qui utilise la jeune femme pour redorer son blason personnel. Il est à la fois le maître et l'amant, et considère parfois Léa comme sa possession, une créature dont il s'estime être le créateur. La séquence où il la présente au sponsor est particulièrement éloquent de ce point de vue. En effet, Léa se retrouve littéralement exhibée comme un cheval de course, lors d'une démonstration privée où son corps d'exception est envisagé comme un vulgaire bien de consommation, dont on évalue la valeur marchande. Tout se déroule comme si Al jouait alors le rôle d'un « proxénète » vantant les atouts de sa meilleure « prostituée » à un riche client potentiel. Par ailleurs, au début du film, l'entraîneur n'hésite pas à engager un rapport sexuel avec sa protégée dans l'unique but de lui faire perdre les trois cents grammes de trop qui l'empêcheraient de pouvoir concourir dans sa catégorie. Une pratique avilissante, où la femme est réifiée et instrumentalisée, qui en dit long sur le comportement et les intentions du coach. Ainsi, en quittant une norme sociale potentiellement aliénante, Léa en rejoint finalement une autre, où le droit de disposer de son propre corps se révèle tout aussi illusoire. Si bien qu'à la fin du film, elle quitte l'hôtel après sa victoire. Elle n'ira donc pas à la conférence de presse prévue le lendemain. Une nouvelle fois, Léa coupe les ponts, en un acte ultime de libération. Où va-t-elle ? A-t-elle décidé de mettre un terme à sa carrière sportive pour se consacrer à sa vie personnelle et familiale ? Le film ne délivre pas de réponse stricte, mais compte tenu de toutes les épreuves et péripéties qui ont précédé, tout laisse à penser qu'elle ne choisit pas, mais ne renonce à rien. Ce qui demeure certain, en revanche, c'est qu'elle agit au lieu de subir. Elle suit son chemin propre, sans doute à l'écart de celui qui souhaitait le tracer pour elle, à sa place ■

# PEARL

ELSA AMIEL. 2018. FRANCE/SUISSE.  
VOST. 80MN. SCOPE. 5.1

## FICHE TECHNIQUE

**Réalisation :** Elsa AMIEL

**Scénario et dialogues :** Elsa AMIEL,

avec la collaboration de Laurent LARIVIÈRE

**Produit par :** Caroline NATAF, Bruno NAHON

**Producteur associé :** Lionel BAIER

**Coproduit par :** Michel MERKT

**Montage :** Sylvie LAGER, Caroline DETOURNAY

**Directeur de la photographie :** Colin LÉVÊQUE

**Premier assistant réalisateur :**

Emmanuel GOMES DE ARAUJO

**Script :** Louis SEBASTIEN

**Casting :** Juliette DENIS, Emilie DELBÉE

**Décor :** Valérie ROZANES

**Costume :** Yvette ROTSCHEID

**Maquillage :** Ferouz ZAAFOUR

**Son :** Marc VON STÜRLER, Béatrice WICK,

Alexandre WIDMER

**Post-production :** Astrid LECARDONNEL

**Musique originale :** Fred AVRIL

**Supervision musicale :** Pascal MAYER,

Steve BOUYER

**Distribution :** Haut et Court

**Sortie française :** 30 janvier 2019



## SYNOPSIS

Bodybildeuse, Léa Pearl s'apprête à concourir pour le prestigieux titre de Miss Heaven, dans les murs de l'Eden Palace, le grand hôtel dans lequel a lieu la compétition. Al, le coach personnel de Léa, espère grâce à elle revenir sur le devant de la scène, et rien ne semble pouvoir les détourner de cet objectif. Mais à quelques heures seulement de la finale, Ben, l'ex-compagnon de Léa, débarque avec Joseph, leur enfant, qu'elle n'a pas vu depuis plusieurs années...

## FICHE ARTISTIQUE

**Julia FÖRY** (Léa Pearl)

**Peter MULLAN** (Al)

**Arieh WORTHALTER** (Ben)

**Vidal ARZONI** (Joseph)

**Agata BUZEK** (Serena)

## UN « FILM DE CHOIX REGIONAL »

*Pearl* a été choisi par le comité de pilotage du dispositif en tant que « Film de choix régional ». Ce premier long métrage de Elsa Amiel a bénéficié d'aides régionales grâce au soutien de Pictanovo, association dédiée à la création cinématographique et audiovisuelle en Hauts-de-France. La réalisatrice en dit plus sur ses choix de tourner dans la région.

## SÉLECTIONS EN FESTIVALS

Festival international du film de Rotterdam  
(Pays-Bas, 2020)

Festival du film de Taipei (Taiwan, 2019)

Festival du film de Tribeca (New York, États-Unis, 2019)

Festival international du Film de Moscou (Russie, 2019)

Festival du film francophone de Vienne (Autriche, 2019)

The Alliance Française French Film Festival (Australie, 2019)

Festival international du film de Rotterdam (Pays-Bas, 2019)

Rendez-vous du cinéma français à Paris (France, 2019)

Black Nights Film Festival de Tallinn (Estonie, 2018)

Festival Européen du Film de Séville (Espagne, 2018)

BIFF (Corée du Sud, 2018)

Venice Days (Italie, 2018)

« J'ai découvert la région lorsque j'ai travaillé sur le film d'Emmanuel Finkiel *Je ne suis pas un salaud* en 2014, ayant alors sillonné les Hauts-de-France à la recherche de décors et de comédiens. Je m'y suis sentie bien. Quand mes producteurs, Caroline Nataf et Bruno Nahon, m'ont parlé de la possibilité de tourner en région Haut-de-France, j'étais ravie car j'allais sur des terres qui m'avaient inspirées. La séquence du *dîner* a été écrite pendant le film de Finkiel (il y a déjà 5 ans) dans un restaurant de cette même chaîne. Quant au stade sportif, je recherchais une architecture imposante, qui plongeait le seul extérieur du film dans une dimension « fantastique ». L'architecture de Pierre Ferret répondait à une certaine idée de mesure, pleine de sens par rapport au film, et à une esthétique cohérente. Le club de football du L.O.S.C. s'est également montré très accueillant pour tourner cette séquence particulièrement complexe. « Accueillant » me semble être un mot approprié pour les Hauts-de-France. C'est ainsi que j'ai aussi pu tourner au Bateau Feu, Scène Nationale à Dunkerque, toute la compétition de culturisme, avec les athlètes locaux, une chance de disposer d'un tel lieu pour y faire vivre et recréer l'ambiance des compétitions internationales... »

### Rédacteur en chef

Bruno Follet  
Pour CinéLigue Hauts-de-France

### Lycéens et apprentis au cinéma Hauts-de-France

Pilotage et coordination Académie  
d'Amiens : Acap - pôle régional image  
Coordination Académie de Lille :  
CinéLigue Hauts-de-France

### Auteur de ce dossier

Youri Deschamps

### Remerciements

Elsa Amiel,  
Unité de Production, Bande à Part Films,  
Pictanovo, Corinne Woittequand

### Credits photos

Unité de Production - Bande à Part Films - D.R.

### Conception et réalisation

Guillaume Bergeret

### Copyright

CinéLigue Hauts-de-France  
Lycéens et apprentis au cinéma  
Hauts-de-France

Publication Novembre 2019



DISPOSITIF NATIONAL D'ÉDUCATION AUX IMAGES  
RÉGION HAUTS-DE-FRANCE

Dispositif national mis en œuvre avec le soutien du Ministère de la Culture - DRAC Hauts-de-France, de la Région Hauts-de-France et du Centre national du cinéma et de l'image animée.

En partenariat avec le Rectorat des Académies d'Amiens et de Lille et la DRAAF Hauts-de-France.

Avec la participation des cinémas, lycées, CFA et MFR associés.

[laac-hautsdefrance.com](http://laac-hautsdefrance.com)

